

RÉVOLUTIONS  
ARABES

## 2 - La boîte

**De quoi pouvaient accoucher les révolutions arabes sachant que les despotes ont tout fait pendant leur règne pour que ne se forment pas des partis démocratiques capables d'apparaître comme une alternative à leur pouvoir ? Y avait-il une vie politique normale, avec des partis connus et un corps électoral habitué à désigner ses députés et son chef d'Etat ? Il n'y avait que des partis uniques ou des partis administratifs, des partis-alibi ou pas de partis du tout comme en Libye. Les élections étaient truquées et les taux d'abstention astronomiques. Les islamistes n'étaient pas une alternative parmi d'autres, c'était la seule disponible. Imaginons qu'ils n'existaient pas : qui aurait comblé le vide politique et institutionnel conséquent à la chute brutale des régimes ?**

Un des principes cardinaux de la démocratie est de ne pas exclure de la vie politique et institutionnelle des forces sociales représentatives sous peine de les acculer à la clandestinité et à la violence, de les auréoler du statut de victimes et d'avoir au bout du compte un pouvoir déficitaire en légitimité. C'est le contraire qu'ont fait les pouvoirs arabo-musulmans avec la bénédiction des puissances occidentales. Ils regardaient leurs peuples comme s'ils étaient des boîtes de Pandore qu'il fallait se garder d'ouvrir. L'Iran des Pahlévis, la Turquie d'Ataturk puis des généraux, l'Afghanistan monarchiste puis communiste,

de Pandore, c'est l'inconscient collectif arabo-musulman.

C'est à travers leur histoire et leur prisme culturel qu'il faut scruter les peuples arabo-musulmans si l'on veut comprendre leur comportement social et politique. Ils ont une longue expérience du despotisme qui a marqué leur psychologie, leur imaginaire est rempli de l'idéal islamique qui les tourmente depuis des siècles, mais ils n'ont pas d'expérience de la démocratie qui est d'abord une culture. Et cette culture suppose que l'on a intégré l'idée de passer du peuple monolithique qu'on était à une société plurielle par ses idées et diverse par sa compo-

révolution et il a pourtant obtenu 25% des voix, soit l'équivalent de l'ensemble des partis non islamistes. Le gisement électoral islamiste réside dans le fond mental de la population. Ils n'ont même pas besoin d'avoir un parti, un programme ou un leader, la culture ambiante, la littérature religieuse surabondante, les chaînes de télévision et les mosquées y suppléent plus que de besoin. On le verra encore en Libye où n'existe pas de parti islamiste, Kadhafi ayant annihilé tout embryon de vie politique et électorale (des ulémas viennent de créer à Benghazi un parti baptisé «Parti de la réforme et du développement»).

A la première élection qui sera organisée, ils l'emporteront. Il suffit qu'ils veuillent bien déposer des listes. Ce ne sont pas les exclus, les défavorisés, les pauvres ou les analphabètes qui votent pour eux, mais des contingents de toutes les couches de la société, y compris parmi les expatriés : les Tunisiens de France ont voté à 30% pour Ennahda.

La culture théocratique, que ce soit en monarchie ou en république, c'est l'attitude qui consiste à ramener tout à Dieu et à tout attendre de lui ou des hommes qui prétendent être mandatés par Lui. C'est un magma d'états d'âme, d'idées fausses ou dépassées formées tout au long de la période de décadence. Cette culture, colportée et enseignée à ce jour, ne pouvait pas permettre à l'homme arabo-musulman d'accéder à la rationalité, aux idées républicaines et aux idéaux démocratiques. Les intellectuels et les leaders politiques modernistes du siècle dernier n'ont pas réussi à convaincre les masses qu'il y avait moyen d'être musulman et moderne à la fois, parce qu'au lieu de promouvoir une pensée nouvelle tenant compte de leur spiritualité et de leurs valeurs, ils leur ont proposé le marxisme, le baassisme, le laïcisme, mais surtout le despotisme.

Il y avait l'islam de toujours qui a conquis la moitié du monde connu, donné jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle la mesure de son esprit créatif dans tous les domaines de la science, fait avancer la pensée humaniste, et laissé d'impérissables chefs-d'œuvre en divers endroits de la planète. Il y eut ensuite l'islamisme intellectuel apparu avec Djamel-Eddine al-Afghani et Mohamed Abdou à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et appelant à la libération du monde musulman et

à sa réforme morale. Enfin, il y a eu l'islamisme politique né dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle de l'échec de la Nahda et des mouvements réformistes. Ses principaux théoriciens ont été Mawdudi et Sayyed Qotb. Il est une exhortation à la prise du pouvoir pour imposer l'ordre islamique y compris par le recours à la violence contre les musulmans eux-mêmes.

L'aspiration à un Etat islamique idéal, parce que procédant de la stricte application de l'islam, n'a pas quitté l'inconscient arabo-musulman depuis les quatre premiers califes dont la gouvernance représente l'âge d'or. L'Etat qui a été mis en place après eux a connu des hauts et des bas historiques avant d'être détruit par l'impérialisme occidental.

Les indépendances venues, des Etats nationalistes se sont formés, soutenus par les populations, mais après plusieurs décennies de mise à l'épreuve ils ont échoué à promouvoir le développement et la puissance militaire. Par quoi les remplacer ? Eh bien par ce qui a réussi dans le lointain passé et que magnifie la culture théocratique : l'Etat islamique. Même quand l'islamisme était enfermé dans la boîte de Pandore, cette culture, diffuse dans l'esprit des peuples, n'avait rien perdu de son intensité. Elle l'attendait comme Pénélope attendait Ulysse.

Les despotes, pour leur part, se gardaient de l'inciter à évoluer vers une culture éclairée et moderniste parce qu'elle les servait telle quelle.

Jusqu'ici nous avons utilisé l'expression «peuple arabe»



Par Nouredine Boukrouh  
Nouredineboukrouh@yahoo.fr

deuxième les élections. Les deux temps se sont succédé mais ne découlent pas l'un de l'autre et ne sont pas de même nature. Ceux qui ont fait tomber les despotes ne sont pas ceux qui ont hissé sur leurs épaules les islamistes pour les porter au pouvoir. Dans les deux étapes nous avons eu affaire à deux catégories d'acteurs, à deux ensembles différents, comme si dans ces pays il y avait deux peuples dans chacun. Le peuple qui a fait la révolution était formé de la «jeunesse facebook» et de membres de la classe moyenne (intellectuels, avocats, magistrats, artistes, etc.) auxquels s'est joint par la suite un peu de tout, tandis que celui qui a voté pour les partis islamistes était formé des militants islamistes mais aussi et surtout de la frange conservatrice de la société. Les premiers étaient acquis aux idées modernes, et les seconds attachés aux idées traditionnelles.

Le dénominateur commun qui les unissait ne valait que pour la première étape, le rejet du pou-

**Aux élections, les islamistes se présentent en bloc monolithique et leur discours recoupe la mentalité et l'éducation reçue par la majorité de la population, tandis que les démocrates se présentent dans un large spectre pluraliste (116 partis se sont présentés aux élections tunisiennes) tenant des discours qui ne soulèvent aucun écho dans le psychisme des masses.**

comme si nous entendions par là l'ensemble de la population tunisienne, égyptienne ou autre. C'était par commodité de langage et non par souscription à une confusion fréquente qu'il va falloir dissiper maintenant. Le peuple tunisien a immortalisé un slogan tiré de son hymne national et repris en chœur partout où des révolutions ont eu lieu : «Le peuple veut...» On l'a compris, ils voulaient la chute des régimes qui les dirigeaient d'une main de fer depuis la fondation de leurs Etats nationaux, et l'ont obtenue. Mais, par la suite, il est apparu que le «peuple» qui a lancé la dynamique révolutionnaire et le «peuple» qui a donné la majorité aux islamistes formaient deux populations distinctes.

Dans un premier temps, il y a eu la révolution, suivie de la chute du régime, et dans un

voir. Autrement, chacun avait plus ou moins son idée sur ce qu'il ferait de sa liberté recouvrée. Il fait dire que le second était mieux préparé à la prochaine étape car il savait d'instinct pour qui il voterait le moment venu, tandis que le premier n'avait pratiquement pas pour qui voter.

Les «peuples» qui ont déclenché la révolution en Tunisie, en Égypte, au Yémen, en Syrie et même en Libye, sont les mêmes. Ce sont eux que l'«effet Bouazizi», cette réaction émotionnelle en chaîne, a touchés et jetés en premier dans les rues pour braver les despotes.

Leur idéal était la liberté, avec des connotations démocratiques. Ils pourraient constituer un seul et même peuple en dépit de leur appartenance à des nationalités différentes.

**En Égypte, pays-souche de l'idéologie islamiste, ce n'est pas un mais trois partis islamistes qui étaient en lice, et c'est le plus modéré d'entre eux qui a eu le moins de voix. Les Frères musulmans (PJM) en ont obtenu 36%, les Salafistes d'Al-Nour 25% et Al-Wassat 5%. Enfin, les libéraux divisés en 6 listes, comme de bien entendu, en ont eu 29,39%. Si l'on devait en soustraire le vote copte, il ne resterait plus que 20% d'Égyptiens à ne pas être favorables à l'islamisme.**

les régimes baasistes en Irak et en Syrie, l'Égypte des Officiers libres puis du libéralisme, les régimes dits progressistes en Algérie et en Libye, tous ces pays et d'autres ont longtemps gardé fermée la boîte. Ont-ils pour autant contenu les idées islamistes ? Autre exemple : l'Occident a envahi l'Afghanistan dans le but d'en chasser les talibans et d'y établir un Etat moderne. A-t-il réussi ? Là où des élections plus ou moins transparentes ont eu lieu, à commencer par ces pays, là où la boîte de

sante. Est-ce le cas ? Est-ce concevable sous un régime islamiste ? La réponse à la question du vote mécanique n'est pas de nature politique, mais culturelle. Elle n'a rien à voir avec les révolutions elles-mêmes et nous, Algériens, avons été les premiers à en faire l'expérience en 1990 et 1991. Il s'agit d'un vote atavique dont l'explication se trouve dans la prégnance de la culture théocratique sur l'esprit de larges pans de la société. Les partis islamistes, où qu'ils existent, ne possèdent pas une base électo-

**Les islamistes ne croient pas au fond d'eux-mêmes à la souveraineté populaire comme source du pouvoir, ni à la démocratie comme cadre de vie institutionnel, ni à la citoyenneté comme ensemble de droits et de devoirs de l'individu. Ils composent avec ces idées qui vont à l'encontre de leurs principes fondamentaux tant qu'ils n'ont pas le choix, autrement c'est vers le califat et le modèle taliban qu'ils marcheraient d'un pas vaillant.**

Pandore a été ouverte, les islamistes ont surgi. Ils ont gagné avec ou sans révolution. Ce phénomène est unique dans le monde. Il n'a été observé ni en terre chrétienne, ni en terre judaïque, ni en terre hindouiste, ni en terre bouddhiste. La boîte

rale construite par eux, mais jouissent d'une prédisposition générale acquise à leur cause avant même de naître. En Égypte, Al-Nour, un regroupement de salafistes illuminés (d'où probablement le choix du nom donné à leur parti) n'existait pas avant la